Khalid BEN OSMANE

LES FIDÈLES DE L'OMBRE

Roman historique

Taza, 1902-1956

Les Fidèles de l'Ombre
Khalid BEN OSMANE

Copyright © 2026 Khalid BEN OSMANE
Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, stockée ou transmise sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur.

ISBN : 9798164568771

Édition : 2026

À

Mon père,
À qui je dois ce livre

À

Oncle Tayeb,
Gardien fidèle de la mémoire de Taza

Aux enfants de Taza,
ce que nos aïeux ont gardé dans l'ombre nous appartient désormais en pleine lumière.

Aux gens de la région de Taza,
L'histoire a retenu le nom de l'imposteur.
Elle a oublié ceux et celles qui, dans l'ombre, ont refusé de plier.
Taza n'a pas été sa ville. Elle a été celle des fidèles de l'ombre.

À l'exception des personnages historiques signalés dans la liste finale, les personnages de ce roman sont fictifs. Si certains noms évoquent des familles de Taza, c'est que l'auteur a puisé dans la mémoire de sa ville. Toute ressemblance avec des personnes ayant existé ne saurait être que fortuite. Si des lecteurs croient reconnaître un aïeul ou un parent, qu'ils y voient un hommage plutôt qu'un portrait.

MOT DE L'AUTEUR

J'avais trois ans quand Mohammed V est arrivé à Taza[1].

C'était lors de sa grande tournée à travers le Maroc indépendant, quelques mois après le retour de l'exil. Je me souviens de la foule massée à l'entrée de la place Aharrach[2], des cris de joie, des *youyous* qui montaient des terrasses. J'étais sur les épaules de mon père, avec ma mère, dans un poste de garde près de la porte, et je ne comprenais pas tout ce qui se passait, mais je sentais que quelque chose d'immense venait de s'accomplir. Cette émotion ne m'a jamais quitté.

Des années plus tard, j'ai voulu comprendre ce que ce jour signifiait vraiment. Non pas l'événement lui-même, mais tout ce qui l'avait précédé, les décennies de résistance silencieuse, les sacrifices anonymes, les fidélités maintenues dans l'ombre.

J'ai voulu raconter l'histoire de Taza entre 1902 et 1956, mais autrement : non pas comme un historien, mais comme un romancier qui s'appuie sur l'Histoire pour faire vivre des personnages de chair et d'os.

Ce livre est donc un roman historique. Les événements qui en forment la trame, l'occupation de Taza par Bou Hmara, la conférence d'Algésiras, le traité de Fès, l'entrée des troupes françaises, le dahir berbère, les années de guerre et de famine, l'exil et le retour

[1] La visite du 14 juillet 1956 à Taza compte parmi les premiers événements postindépendance : le Sultan y reconnaissait ce que le pays devait aux régions qui avaient lutté pour la liberté.

[2] À propos de l'origine et du nom de la place Aharrach à Taza-Haut, le terme Aharrach (أحراش) renvoie étymologiquement à des terrains rocailleux ou accidentés, ou à des zones de broussailles, ou à l'histoire des fractions tribales et des familles notables locales qui vivent autour de ce carrefour historique et social de la médina.

de Mohammed V, sont rigoureusement attestés. Les personnages historiques, Bou Hmara, Moulay Abdelaziz, Moulay Hafid, les généraux Baumgarten et Gouraud, Lyautey, Mohamed Améziane, Mohammed V, Ibrahim Ouazzani, Mohammed Bounjouâ, Moulay Larbi Lamrani, ont existé, et j'ai veillé à respecter ce que les sources nous apprennent d'eux.

Mais Zineb, Azzouz, Yamna, Si Abdeslam, Allal, Lhaj Tayeb et les autres fidèles de la première heure sont des créations romanesques. Ils n'ont pas existé, du moins, pas sous ces noms. Et pourtant, des hommes et des femmes comme eux ont bel et bien vécu à Taza pendant ces années tumultueuses. Ils ont gardé les manuscrits, refusé de prononcer le nom de l'imposteur, transmis le savoir en secret, résisté à leur manière. Ce roman est un hommage à leur mémoire oubliée.

La bibliothèque secrète sous la Grande Mosquée est une fiction. Mais la bibliothèque, la vraie, et la Touraya existent, ce grand lustre de bronze qui veille sur les prières des Tazis depuis plus de sept siècles, et dont le poète Ibn Rachid al-Walid a composé les vers devant le Sultan mérinide Abou Yaqoub Youssef lors de la dédicace, après l'agrandissement mérinide de la Grande Mosquée.

Les manuscrits précieux de Taza ont existé aussi, et beaucoup ont disparu au fil des siècles, perdus, dispersés, oubliés. Ce roman imagine ce qu'il aurait fallu faire pour les sauver.

Aux lecteurs de Taza, je demande l'indulgence pour les libertés que j'ai prises avec notre ville. Aux historiens, je rappelle que ceci est un roman, non un essai historique. Et à tous, j'espère transmettre un peu de cette émotion que j'ai ressentie, enfant, à l'entrée de la place Aharrach, quand le Maroc retrouvait sa liberté.

Taza, automne 1881

Ce matin-là, Zineb avait dix-sept ans et tenait un enfant par la main.

Elle traversait le souk Smen avec sa fille. Yamna trottinait à côté d'elle, agrippée à son index, de ce pas hésitant et têtu des enfants qui viennent d'apprendre à marcher. Quatorze mois. Un visage rond et chaud, des yeux qui s'ouvraient sur tout, et sous la clavicule gauche, une tache brune en forme de croissant de lune que Zineb embrassait chaque soir avant de la coucher.

Lalla Tamou marchait à ses côtés. La vieille sage-femme avait insisté pour l'accompagner, il fallait acheter du henné, de l'huile d'olive, des herbes pour les cataplasmes. Le souk était plein. C'était jour de marché, et les femmes des douars étaient descendues vendre leur beurre rance et leurs galettes d'orge.

Zineb s'arrêta devant l'étal du marchand de miel. Elle posa son panier pour fouiller dans sa ceinture. Elle lâcha la main de Yamna, juste un instant, le temps de trouver une pièce, de la tendre, de recevoir le pot. Lalla Tamou s'était retournée pour parler à une voisine.

Juste un instant.

Sa main se referma sur le vide. Là où les doigts de Yamna auraient dû être, il n'y avait plus rien. De l'air. L'absence.

Zineb baissa les yeux. L'enfant n'était plus là.

Elle pivota. La foule. Des dos, des épaules, des voiles, des burnous. Des corps qui avançaient dans tous les sens, indifférents. Pas un cri d'enfant. Rien.

- Yamna !

Le cri sortit d'un endroit qu'elle ne connaissait pas, d'en dessous des côtes, là où la peur se loge avant de devenir hurlement.

- YAMNA ! YAMNA !

Lalla Tamou se retourna. Ses yeux virent la main vide de Zineb. Sa bouche s'ouvrit.

- La fille ! Où est la fille ?

Zineb courait déjà. Elle bousculait les corps, renversait les étalages, se frayait un chemin à coups d'épaule dans la masse compacte du souk. Elle cherchait une petite silhouette titubante, une robe de coton blanc, un cri de frayeur. Elle ne voyait rien. La foule l'avalait comme elle avait avalé son enfant.

Elle courut jusqu'à Bab Jemâa. Jusqu'aux remparts. Jusqu'au-delà des remparts, dans la plaine poussiéreuse où des ânes et des mulets attendaient près des tentes du marché. Elle cria le nom de sa fille jusqu'à ce que sa voix ne soit plus qu'un filet rauque. Elle griffa le bras d'un homme qui portait un ballot, ce n'était qu'un ballot de laine. Elle tomba à genoux dans la poussière, devant la porte de la ville, les mains ouvertes, les mains vides, ces mains qui avaient lâché.

Lalla Tamou la retrouva là, prostrée, les yeux secs et fixes, les ongles enfoncés dans la terre.

On chercha pendant trois jours.

Les voisins de la mosquée Sidi Azzouz fouillèrent chaque ruelle, chaque foundouk, chaque entrepôt. El Mokhtar, le père de Zineb, alerta le caïd. Des cavaliers partirent vers les pistes du sud et de l'est. On interrogea les marchands du souk, les gardiens des portes, les caravaniers de passage.

Rien.

Yamna avait disparu comme une goutte d'eau dans le sable.

Zineb ne mangea pas pendant cinq jours. Elle resta assise dans la cour de la maison de son père, les mains fermées l'une sur l'autre, la gauche serrant la droite, celle qui avait lâché. Elle ne pleurait pas. Sa peine était dans un endroit où la douleur est totale.

Le sixième jour, son père s'assit en face d'elle. Il prit ses mains, les ouvrit de force, ses paumes étaient marquées par ses propres ongles.

- Zineb. Écoute-moi. Tu vas te lever.

Elle ne bougea pas.

- Tu vas te lever. Parce que tu es vivante. Et parce que tant que tu es vivante, tu peux la chercher.

Elle leva les yeux vers lui. Dans le regard de son père, elle vit quelque chose qu'elle n'oublia jamais, non pas de la pitié, mais une volonté brûlante, celle d'un homme qui savait ce que c'était que de garder quelque chose, malgré tout, contre tout.

- Un jour, dit-il, tu la retrouveras. Ou elle te retrouvera. Le monde est petit et les liens du sang ne se coupent pas.

Zineb se leva.

Elle porta en elle cette main vide pendant trente ans. Trente ans à chercher un visage dans chaque enfant qui passait, à guetter un croissant de lune sous chaque clavicule de chaque nouveau-né qu'elle mettait au monde. Trente ans à refermer sa main gauche sur sa main droite, la nuit, dans le noir, sans le vouloir.

Taza, 10 mai 1914[1]

La poussière montait de la plaine. Zineb la sentait dans sa gorge, cette poussière ocre qui ne provenait pas des chemins de Taza, mais des armées en marche. Depuis l'aube, le grondement sourd des colonnes françaises roulait vers la ville par les deux côtés du passage de Taza.

Elle se tenait sur le seuil de sa maison, à proximité de Sidi Azzouz, là où les ruelles conduisent vers la Grande Mosquée. À ses côtés, Yamna. Sa fille. La main de Yamna était chaude et ferme, une main de guérisseuse habituée aux herbes et aux remèdes.

Zineb avait cinquante ans. Son visage portait les traces de toutes les nuits passées auprès des femmes en couches, de toutes les prières murmurées dans l'enceinte de la bibliothèque, de toutes les attentes. Les rides autour de ses yeux n'étaient pas seulement celles de l'âge, mais celles d'une femme dont les mains s'étaient refermées trop de fois sur le vide.

Les premiers cavaliers apparurent à l'entrée de Bab Jemâa et se dirigèrent vers la place Aharrach. Des spahis aux burnous rouges, suivis par l'infanterie coloniale. Les habitants de Taza regardaient, immobiles, depuis leurs terrasses, leurs fenêtres, leurs seuils. Personne ne criait. Personne ne fuyait. La ville recevait l'occupant

[1] Le 10 mai 1914, la colonne du général Baumgarten, venue d'Oujda, entra à Taza; celle du général Gouraud, venue de Fès, opéra sa jonction avec elle le 16 mai, établissant la liaison entre le Maroc occidental et le Maroc oriental. La «pacification» de la région se poursuivit durant les années suivantes. Voir : Charles-André Julien, *Le Maroc face aux impérialismes (1415-1956)*, Paris, Éditions Jeune Afrique, 1978, p. 89-92.

comme elle avait reçu tant d'autres avant lui, avec cette dignité sourde qui était sa manière de résister.

- Viens, dit Zineb à Yamna. Allons à la mosquée.

Elles descendirent par Derb Moulay Abdeslam, longeant les murs chaulés où l'ombre du minaret s'allongeait déjà. Les boutiques du souk étaient fermées. Seul le bruit des pas militaires troublait le calme habituel des ruelles, ce martèlement régulier qui prenait possession des lieux.

La Grande Mosquée les accueillit dans sa fraîcheur. Zineb connaissait chaque dalle de ce sol, chaque colonne de ce *Sahn*, cette cour de la mosquée où elle avait joué enfant, où elle avait appris à lire dans les marges des manuscrits que son père lui montrait en secret. Sur le mur extérieur, face à la cour, le vieux cadran solaire marquait l'heure comme il le faisait depuis des siècles, cette *mizwala* que les anciens avaient gravée dans la pierre pour connaître le moment des prières.

Son père lui avait expliqué, un jour, que ce n'était pas seulement un instrument de mesure du temps, mais un témoignage de l'héritage scientifique des savants de l'Islam, ceux qui avaient calculé les angles du soleil et la courbe des ombres bien avant que les Français n'apportent leurs montres.

Dans la mosquée, la Touraya illuminait la salle de prière.

Le grand lustre captait la lumière du jour qui filtrait par les moucharabiehs, paravents de la salle des prières des femmes. Il était là depuis six siècles, témoin de toutes les prières et de toutes les résistances. Sur son pourtour, le poème gravé disait :

يا ناظرا في جمالي حقق النظرا ومتع الطرف في حسنى الذي بهرا
أنا الثريا التى تازا بي افتخرت على البلاد فما مثلى الزمان يرى

« Ô toi qui contemples ma beauté, aiguise ton regard,
Et réjouis tes yeux de ma splendeur éblouissante.
Je suis la Touraya dont Taza s'enorgueillit devant toutes les villes... »

Et plus bas, gravé dans le bronze, le verset de la Lumière :

«اللَّهُ نُورُ السَّمَاوَاتِ وَالْأَرْضِ»

«*Allah est la lumière des cieux et de la terre*.»

Zineb avait toujours pensé que ce verset n'était pas un hasard. La lumière contre l'obscurité. Le savoir contre l'oubli.

Zineb guida Yamna vers l'antichambre adjacente à la salle de prière, la loge de l'imam, à gauche du *mihrab*. Yamna sortit de sous sa jellaba la clé de fer forgé, celle qu'El Mokhtar avait léguée à Zineb et que Zineb lui avait confiée l'hiver précédent. Elle ouvrit la trappe et elles descendirent ensemble.

Dehors, les clairons sonnaient. Les Français prenaient possession de la ville. La colonne de l'Est y était entrée. Celle de Fès la rejoindrait. Le pays serait coupé en deux.

Yamna s'assit près d'elle.

- Raconte-moi, dit-elle. Raconte-moi comment tout a commencé.

Zineb ferma les yeux. Elle revit le matin d'octobre 1902, quand les cavaliers de Bou Hmara étaient entrés dans Taza. Elle avait trente-huit ans alors. Azzouz, son fils, en avait dix-neuf. Et l'odeur de la poudre n'avait pas encore chassé celle du pain.

* * *

PREMIÈRE PARTIE

«L'homme à l'ânesse»

1902-1910

LA SAGE-FEMME DE BAB JEMAA

Taza, septembre 1902

L'enfant ne voulait pas naître.

Zineb le sentait, là, sous ses mains posées sur le ventre de Khadija. Le bébé s'était retourné dans la nuit, présentant l'épaule au lieu de la tête. Depuis l'aube, les contractions se succédaient sans faire avancer le travail. La sueur collait les cheveux de la femme à ses tempes, et ses cris s'étaient mués en gémissements coupés.

La chambre sentait l'huile de lampe et le benjoin (*al-jawi*) que la mère de Khadija faisait brûler dans un coin. Une lumière pâle filtrait par la fenêtre étroite, découpant un rectangle sur le sol. On était au début de septembre, mais la chaleur de l'été s'attardait encore dans les murs épais de la maison, du côté de Bab Jemâa.

- Il faut le retourner, dit Zineb à voix basse.

La vieille femme qui l'assistait, Lalla Tamou, sage-femme elle aussi, mais dont les mains tremblaient désormais, expira longuement. Elle savait ce que cela signifiait. La manœuvre était délicate. Zineb l'avait apprise de sa propre mère, qui l'avait apprise de la sienne, une chaîne de gestes transmis de génération en génération, bien avant que les livres de médecine n'arrivent d'Orient.

Zineb plongea ses mains dans l'eau chaude parfumée à la fleur d'oranger, puis les essuya avec un linge propre. Elle fixa le sol un instant, cherchant en elle cette concentration particulière qu'elle avait apprise au fil du temps dans les gestes répétés de l'accouchement.

- Bismillah, dit-elle doucement.

Ses mains trouvèrent leur chemin. Elle palpa l'épaule du bébé à travers la paroi du ventre, chercha la tête, entreprit de la guider vers le bas avec des pressions douces mais fermes. La femme cria. Zineb ne s'arrêta pas. Elle sentait l'enfant pivoter lentement, résister, puis céder enfin.

Une heure plus tard, un garçon poussait son premier cri dans la maison de Bab Jemâa.

*

Zineb sortit dans la ruelle alors que le soleil déclinait derrière les remparts. Elle avait les bras las et le dos douloureux, mais la fatigue s'accompagnait de cette satisfaction sourde qu'elle éprouvait chaque fois qu'un enfant naissait vivant. Trente-huit ans de vie, vingt ans de métier. Combien de naissances ? Elle ne les comptait plus.

Elle remonta vers la place Aharrach par les ruelles qu'elle connaissait depuis l'enfance. Ici, le quartier des Qattanin, les marchands de coton. Là, l'entrée du Souk Lihoud, fermé à cette heure. Plus haut, la Kobbat Assouk et le hammam d'où s'échappait une vapeur tiède. Les odeurs de Taza l'accompagnaient, le cuir tanné des babouches, le pain sortant des fours, la menthe fraîche des étalages, et par-dessus tout, cette senteur de pierre chaude qui était celle de la ville depuis toujours.

Sa maison se trouvait près de la mosquée Sidi Azzouz, dans une impasse calme où trois familles vivaient depuis des générations. Si Abdeslam, son mari, devait être rentré de son travail à cette heure. Il était Adel, notaire musulman[1], et passait ses journées dans une petite pièce près du tribunal, à rédiger des actes de mariage, des contrats de vente, des testaments. Un homme patient, méticuleux,

[1] L'Adel (pl. adūl) est un notaire de droit musulman, témoin instrumentaire chargé d'authentifier les actes juridiques (contrats de mariage, ventes, testaments). Au Maroc, les adouls exercent traditionnellement sous l'autorité du cadi. Voir : Léon Buskens, « An Islamic Approach to Law in Morocco : The Historical Dimension of the 'Adl-Institution », Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis / The Legal History Review, vol. 68, n° 4, 2000, p. 429-453.

qui parlait peu mais dont la présence était comme un pilier solide contre lequel elle pouvait s'appuyer.

Ils s'étaient mariés vingt ans plus tôt, après la mort de son premier époux. Si Abdeslam avait accepté d'épouser une veuve avec un passé, le passé de Yamna, la fille perdue. Il n'en parlait jamais. Il avait simplement ouvert sa maison et son nom à Zineb, et lui avait donné un fils.

Azzouz.

Elle le trouva dans la cour intérieure, assis près du puits, un livre ouvert sur les genoux. À dix-neuf ans, il avait la beauté nerveuse de ceux qui n'ont pas encore trouvé leur place dans le monde. Grand, le visage fin, les yeux sombres de son père. Mais un air d'impatience dans les gestes, une fébrilité que Zineb observait avec inquiétude depuis quelques mois.

- Tu lis quoi ? demanda-t-elle en posant son baluchon.

Il referma le livre d'un geste brusque.

- Une sourate.

Elle n'insista pas. Azzouz avait étudié à la *medersa* de Taza, comme son père avant lui, comme le père de son père. Il savait lire l'arabe classique, réciter le Coran, commenter les hadiths. Mais depuis quelque temps, il fréquentait des jeunes hommes venus des tribus Ghiata[1], des fils de cavaliers qui parlaient de révolte, de sultan illégitime, de trahison du Makhzen[2]. Des mots dangereux.

- Ton père est rentré ?

- Non. Il est resté au tribunal. Il paraît qu'il y a des nouvelles.

- Quelles nouvelles ?

---

[1] Les Ghiata sont une confédération tribale berbère établie au sud de Taza. Ils furent parmi les premiers soutiens de Bou Hmara en 1902 et décisifs dans sa prise de pouvoir. Voir : Germain Ayache, «La révolte de Bou Hamara dans le Maroc oriental (1902- 1909)», paru dans Hespéris-Tamuda, vol. XV-XVI, 1974-1975, ou dans ses Études d'histoire marocaine, Rabat, SMER, 1979.

[2] Le Makhzen (المخزن) désigne l'appareil d'État marocain centré sur le Sultan, incluant le gouvernement, l'administration et les élites dirigeantes. Par extension, il représente le système de pouvoir traditionnel. Voir : Mohamed Tozy, *Monarchie et islam politique au Maroc*, Paris, Presses de Sciences Po, 1999.

Azzouz haussa les épaules, mais ses yeux brillaient d'une excitation qu'il peinait à dissimuler.

- On dit qu'un homme arrive. Avec une armée.

Zineb resta attentive. Elle connaissait les rumeurs qui circulaient depuis des semaines dans les souks et dans les mosquées. Un prétendant au trône s'était levé dans l'Est, quelque part du côté des tribus des Ghiata et des Tsoul.

Il était arrivé sur une ânesse, d'où son surnom, jouant l'humilité et la piété, ce qui avait séduit les populations rurales lassées par les impôts du sultan. Il se faisait appeler Moulay M'hammed, disait être le frère de Moulay Abdelaziz. Les tribus Ghiata et Hyayna l'avaient reconnu[12]. On racontait qu'il chevauchait une ânesse blanche, qu'il faisait des miracles, qu'il chasserait les Européens du Maroc.

Bou Hmara. L'homme à l'ânesse. Le Rogui[3].

À cet instant, des cris retentirent dans la ruelle. Zineb se précipita vers la porte. Un groupe de cavaliers passait au galop, soulevant la poussière. Leurs burnous claquaient dans le vent du soir. L'un d'eux brandissait un étendard vert.

- Moulay M'hammed marche sur Taza ! cria-t-il. Le vrai sultan arrive ! Le vrai sultan !

---

[1] Moulay Abdelaziz (1878-1943) régna sur le Maroc de 1894 à 1908. Fasciné par les nouveautés occidentales (bicyclettes, appareils photographiques), il fut critiqué pour sa faiblesse face aux puissances européennes et aux dettes du pays. Il abdiqua en août 1908. Voir : Abdallah Laroui, *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain (1830-1912)*, Paris, Maspero, 1977, chap. 4.

[2] Les Hyayna sont une tribu arabophone de la région de Taza. Avec les Ghiata, ils formèrent le noyau initial des partisans de Bou Hmara lors de son entrée à Taza en octobre 1902.

[3] Surnom donné à tout rebelle/insurgé contre le pouvoir du sultan (le Makhzen). Son origine remonte à 1862 : un insurgé nommé Djeloul Rogui, de la fraction des Rouga (tribu des Seffiane, dans le Gharb), mena une révolte qui dura quarante jours avant d'être écrasée. Depuis, tout homme qui se soulevait contre le Sultan était surnommé «الروكي». Bou Hmara a hérité de ce sobriquet en 1902 parce que lui aussi s'est soulevé (contre le Sultan Moulay Abdelaziz), pas parce que son vrai nom était Rogui.

Zineb regarda son fils. Azzouz s'était levé, le livre tombé à ses pieds, le visage transfiguré par une lueur qu'elle ne lui connaissait pas.

* * *